

Nous étions obligés de laisser les canots à cause de la rapidité des courants qui est telle qu'on ne peut monter la rivière en canot même allége qu'avec des efforts inouis. Cette rivière bordée d'immenses rochers coupés perpendiculairement n'a point de rive où l'on puisse échouer un canot, et marcher pour l'alléger dans les endroits périlleux. Il nous fallait donc escalader ces affreuses murailles de six à sept cents pieds d'élévation, sans autres points d'appui que les crevasses des rochers et les broussailles qui y croissent. Nous laissions nos gens le matin, pour les rejoindre le soir. Quelquefois nous nous-égarions et nous avançons fort avant dans les bois. Mais la divine Providence qui veillait sur nous, nous ramenait tous les soirs vers nos compagnons. Si nous voulions nous reposer un peu, à l'ombre d'un arbre ou d'un rocher, nous étions couverts de mouches cruelles qui nous faisaient plus souffrir que la fatigue de la marche. Plus d'une fois j'ai versé assez de sueurs pour que ma soutanelle en fut imbibée. A ces misères se joignait l'inquiétude sur nos moyens de subsistance. Nos provisions s'épuisaient, et infailliblement nous aurions souffert de la faim, si la même Providence ne fut venue à notre secours. Nous fîmes la rencontre de deux ours qui en moins de dix minutes furent apportés sans vie au campement, et nous procurèrent une abondante nourriture pour plusieurs jours.

Arrivés le 28, comme je l'ai dit, au poste d'Assoapé-mochoan, nous y fûmes reçus avec beaucoup de bienveillance par le commis, M. Prisque Verreau, qui est un canadien catholique. Malgré nos fatigues, nous aurions désiré continuer sans délai notre voyage ; car nous appréhendions de ne pouvoir rencontrer nos sauvages Têtes-de-boule à leur fort. Cependant nous fûmes